



HAL
open science

Terrains de sport d'accès libre : de nouveaux territoires masculins

Yves Raibaud

► **To cite this version:**

Yves Raibaud. Terrains de sport d'accès libre : de nouveaux territoires masculins. Les périphéries urbaines entre normes et innovations. Les villes du sud de l'Europe. - ADES CNRS, Jun 2008, Bordeaux, France. hal-00927213

HAL Id: hal-00927213

<https://hal.science/hal-00927213>

Submitted on 11 Jan 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Colloque international
Les périphéries urbaines entre normes et innovations. Les villes du sud de
l'Europe.

Bordeaux, 11-14 juin 2008 – ADES CNRS

Terrains de sport d'accès libre : de nouveaux territoires masculins

Yves Raibaud, Géographe, maître de conférences HDR, Université Bordeaux Montaigne

Les « cultures urbaines » (rock, rap, danse hip-hop, graf, skate, bmx...) apparaissent comme des innovations indissociables du paysage de la banlieue. A de nouvelles conditions de vie en milieu urbain correspondraient des cultures « émergentes » représentant l'expression vitale des potentiels et des difficultés des habitant.e.s, signalant leur adaptation à un environnement modifié et facilitant leur intégration et leur mobilisation dans des projets citoyens. Aux côtés d'autres équipements consacrés aux cultures urbaines, skates parcs et cités stades (ou *citystades*) sont des nouveaux lieux aménagés par les municipalités pour permettre l'expression jugée légitime des « jeunes », souvent considérés comme les nouvelles classes dangereuses des périphéries.

A cette représentation qui ne posait guère de problème lorsque s'est généralisée la construction de ces équipements s'oppose aujourd'hui un certain nombre de critiques. Le fait qu'ils génèrent aujourd'hui un sentiment d'insécurité dans les quartiers où ils sont implantés n'est plus seulement imputable à une classe d'âge et à un conflit de génération mais aussi à celui des femmes et jeunes filles qui y voient une prolongation de l'hégémonie masculine dans les espaces publics. L'article qui suit soumet ces équipements « innovants » à la question du genre : ne seraient ils pas devenus, au même titre que les autres cultures urbaines, des lieux d'épanouissement de nouvelles cultures masculines ? N'assisterait-on pas à une forme de modernisation des pratiques masculines d'occupation de l'espace public, en continuité d'autres espaces où les filles, les femmes et les jeunes qui ne montrent pas des signes redondants de virilité sont soumis aux risques d'agression (Welzer-Lang, 2004) ? Ces espaces sont ils des espaces publics, ou des excroissances d'espaces privés où les hommes dominants peuvent imposer leur loi ? La géographie du genre questionne ainsi les sciences de l'aménagement de l'espace et l'urbanisme, dans lesquelles la conscience des problématiques de genre se réduit souvent à imaginer la présence (et la protection) des femmes dans les espaces publics par la valorisation de leur rôle maternel au sein de couloirs de circulation, parcs pour jeunes enfants, « maisons » de l'enfance, de la parentalité... Dans le même temps, tandis que les débats sur la place des femmes dans la cité peinent à aboutir sur des actions concrètes, se mettent en place dans tous les quartiers de la ville des aménagements et des équipements qui se pensent neutres mais ne le sont pas : lieux de répétitions des musiques amplifiées, skates parcs, citystades. Conçus pour tous les jeunes mais fréquentés exclusivement par les garçons, ces équipements sont plébiscités pour leur utilité sociale et leur capacité à canaliser les manifestations de violence et d'incivilité vers des activités d'expression. Ils perpétuent ainsi le principe de la suppression du genre (qui participe à l'invisibilité des filles sur la place publique) et valorisent implicitement à travers des activités culturelles et sportives la « masculinité comme noblesse » (P. Bourdieu, 1999) et ses avatars : le virilisme, le sexisme, l'homophobie.

Je précise qu'il ne s'agit pas de dénoncer la masculinité des jeunes garçons des périphéries, sans considérer aussi les satisfactions et les avantages qu'ils tirent eux-mêmes de leurs pratiques sportives et culturelles. On peut s'interroger en revanche sur les politiques publiques qui ont prévalu dans ces aménagements de la ville, sur les discours qui les ont inspirés et sur les raisons qu'en donnent les personnes qui les tiennent. D'un côté, la lutte des femmes pour une place dans la ville se paye au prix de leur assignation aux rôles sociaux qui leurs sont traditionnellement dévolus. De l'autre l'ensemble du dispositif institutionnel encourage les modes d'appropriation de l'espace public par les jeunes garçons à travers la création d'équipements culturels et sportifs qui apparaissent comme un dispositif de prise en charge minimum des populations les plus déshéritées. Sous l'apparence d'une société rationnelle légale fondée sur le principe d'égalité, la ville occidentale moderne semble fonctionner dans ce domaine comme la ville d'ailleurs ou d'autrefois. Le fait que le sexe ne soit pas considéré comme une variable dans ces aménagements en dit long sur le retard qu'il nous reste à parcourir, en France, pour sortir d'une tradition patriarcale de l'urbanisme et de l'aménagement¹.

1. Les espaces publics : une alternative à la non mixité sociale des équipements ?

« La vie sociale implique l'aménagement de voies de circulation et d'espaces publics pour permettre aux uns et aux autres de vaquer à leurs occupations et de rencontrer les partenaires de leur choix. Elle mobilise des stades et des gymnases pour la pratique des sports, des églises ou des temples pour réunir les fidèles, des théâtres, des opéras ou des cinémas pour les spectacles, des cafés ou des restaurants pour les moments de détente, des édifices spécialisés pour l'exercice des fonctions administratives ou politiques » (P. Claval, 1995, p. 245). Ainsi présentée, la ville est avant tout une organisation destinée à maximaliser l'interaction sociale offrant à chacun la possibilité d'accéder au plus grand nombre de services en échappant aux contraintes dues à l'éloignement. Dans cette perspective on distingue généralement l'offre et les pratiques (de loisirs, d'éducation, de culture...) en deux modalités selon qu'elles se déroulent dans un espace public, *«étendue ouverte au public et entretenue ou équipée à cette fin : place, espace vert, jardin, square, promenade, parc.»* (R. Brunet 1992, p.195) ou dans un équipement, terme qui *« désigne des installations assurant à la population et aux entreprises les services collectifs dont ils ont besoin »* (J.P. Augustin, 1998, p.13).

Tout entier consacré à la thématique « les jeunes entre équipements et espaces publics » le numéro 24 (2^o trimestre 2001) de la revue *Agora Débat/Jeunesse* interrogeait le concept d'équipement des jeunes : rationalisés dans le cadre d'une offre de public de loisirs organisés les équipements ne prendraient pas en compte une partie des jeunes qui ne franchit jamais la porte du gymnase, de la maison de jeunes ou du centre culturel. La présence permanente de ces jeunes dans les espaces publics révélerait leur distance des institutions. Ils reconstruiraient donc des villages dans la cité avec leurs lieux de palabres, de nouveaux usages récréatifs des aménagements urbains, notamment par les pratiques du skate et du roller, des pratiques artistiques clandestines comme le graf. L'aménagement de la ville devrait donc prendre en compte les nouvelles pratiques juvéniles et leurs agrégations avec de nouvelles propositions dans des espaces publics ouverts et adaptés.

¹ L'article qui suit se réfère 1. A un travail de recherche sur les équipements des musiques amplifiées qui identifiait les cultures urbaines comme des cultures masculines (2005). 2. A un travail de recherche sur les skate parcs et les citystades de l'agglomération de Bordeaux (2011) . 3. A un travail de recherche sur les « territoires de la prévention » mené avec les éducateurs.trices et les jeunes bénéficiaires d'une association de prévention à G. la périphérie de Bordeaux (2012).

L'étude menée par H. Kebabza et D. Welzer-Lang sur les relations entre filles et garçons dans les quartiers populaires de Toulouse lève le voile de l'ignorance sur une appréhension neutre de la ville : « *Les jeunes hommes qui se donnent à voir au bas des tours ne sont pas un phénomène exceptionnel mais au contraire une forme exacerbée de virilité (...)* » (D. Welzer-Lang, 2004, p.321). Si l'on accepte que la virilité constitue un attribut des hommes dans leur relation au monde, la question de leur présence dans les espaces publics est analysée de façon différente : « *Certains espaces de quartiers où les filles, les femmes et les jeunes qui ne montrent pas des signes redondants de virilité sont soumis aux risques d'agression et de viols ne sont plus des espaces publics. Ils fonctionnent comme des espaces privés où les hommes dominants peuvent imposer leur loi* » (id, p.330). Les préconisations apportées par des sociologues ou urbanistes en général de sexe masculin sur la « gestion urbaine » peuvent alors prendre deux directions. La première procède d'une approche de la ville hétéronormative construite sur le principe d'égalité des sexes. Elle revient à répartir les espaces genrés selon les rôles sociaux attribués classiquement aux hommes et aux femmes, dans un contexte de domination masculine : d'un côté des maisons, parcs et jardins publics avec jeux pour les enfants protégés de la culture « lascar », des rodéos, des attitudes agressives, de l'intimidation permanente, de l'autre côté des salles de concerts, skates parcs, citystades pour éviter l'envahissement de la ville par les rappeurs, breakers, sliders et autres adeptes d'acrobaties spectaculaires le plus souvent associée à la compétition virile. Canaliser la violence des garçons dans des espaces d'expression : une grande partie de la politique de la ville dans son appréhension des loisirs des jeunes repose sur ce présupposé.

2. Skates parcs et citystades dans l'agglomération bordelaise

Deux séries de 8 observations ont été réalisées en mai et juin 2011 et en septembre 2011 au skate parc et les 3 citystades de G. par l'auteur de l'article, une étudiante et un étudiant, en master de géographie. Nous avons procédé au comptage des usagers à des heures et des jours différents de la semaine d'après leurs pratiques sportives et leur sexe. Sur la série des 16 observations nous avons compté 132 garçons et 7 filles pratiquant une activité sportive sur ces équipements (0 filles sur les citystades). Nous avons observé les pratiques et interrogé un élu local et le responsable des sports de la commune.

Les skates parcs et cités stades de G.

G. est une commune de la périphérie de Bordeaux qui peu marquée par la violence des jeunes et l'insécurité. On peut penser que cela est du au fait que les municipalités successives ont mis en place depuis des années des politiques d'animation et de prévention. L'idée qu'il convient de canaliser la violence des jeunes vers des activités positives est le credo de la mairie et des professionnel.les.

La création de skates parcs et de citystades d'accès libre répond à ce souci et est plébiscitée par les jeunes. L'étude de ces équipements à G. (quels que soient les quartiers) montre qu'ils sont fréquentés presque exclusivement par des garçons. Les femmes contournent largement ce lieu, certaines jeunes filles y viennent avec leur copain attiré ou entre copines proches de la bande des garçons pour les regarder. Les filles qui pratiquent le skate (5%) sont bien acceptées car elles sont en général performantes et qu'elles ont adopté les tenues et les comportements des garçons. Il n'y a pas de filles sur les citystades. Draguer les filles qui sont assises sur les murets ou

les bancs alentours est mal vu car elles ne viennent en général que si elles sont déjà avec un garçon (celles qui viennent seules sont censées « chercher l'aventure »). Au skate parc les garçons ne portent pas de protection et se défient, au risque de la chute et de la blessure. Les garçons maladroits ou peu sportifs qui ne peuvent pas montrer des signes extérieurs de virilité évitent ces lieux, plus encore que les filles. Dans un des skates parcs de la ville, une piste junior a été construite pour les petits. Les mamans y emmènent leurs petits garçons le mercredi et le dimanche après-midi, montrant bien que ces nouvelles pratiques ont été intégrées dans la formation des garçons, au même titre que les sports collectifs ou les arts martiaux. Enfin dans certains quartiers de G., les citystades sont des lieux de rencontre nocturne entre dealers et jeunes consommateurs de drogue.

. Les principaux nœuds, dans le maillage du territoire, qui favorisent aujourd'hui la rencontre entre les jeunes garçons en dehors de l'école, ce sont les terrains de sport. Les terrains d'accès libre tels que les skate parcs et les *citystades* reviennent souvent dans les entretiens menés avec les jeunes comme avec les adultes qui les connaissent. Ces terrains sont fréquentés exclusivement par des garçons « *Les filles, tu les vois, des fois, autour, perchées sur les jeux, en hauteur* ». Plutôt anxigènes pour les femmes en général (qui disent les éviter), ils peuvent être également agréables à certaines heures pour les filles qui connaissent les garçons et viennent au spectacle. L'attention des garçons se porte en effet moins sur les filles que sur la compétition qui les oppose.

Une autre observation porte sur les loisirs de 4 jeunes de la commune de G. et leur insertion dans la ville, dans le cadre d'une étude sur les « territoires de la prévention » réalisé avec les éducateurs.trices d'une association locale.

Alexandre, Ben, Romain et Wilfried sont quatre jeunes suivis par un éducateur de rue à G. Ils ont entre 16 et 18 ans et habitent dans une cité d'habitat social. Sur les quatre, deux vont au lycée à peu près régulièrement, un semble avoir décroché, un est en pré-apprentissage dans une boulangerie. Ils ne fréquentent pas le skate parc sans préciser pourquoi², ils disent préférer le foot et le pratiquent dans les *citystades* de G. et parfois dans les communes voisines. Nous leur avons posé des questions sur leurs déplacements, puis la conversation s'est orienté sur « ce qu'il y avait de bien et de pas bien » à G. Premier constat de départ, que nous avaient également signalés les éducateurs, ils n'ont ni vélo ni scooter (ou autres deux roues motorisés). Deux d'entre eux ont eu des vélos, l'un se l'ai fait voler, l'autre dit « qu'il ne marchait plus ». Le scooter, c'est bien, mais « *c'est cher, y a l'assurance, tu te fais tout le temps arrêter par les keufs (flics)* ». Ils se déplacent donc à pied dans G. et parfois jusqu'au communes limitrophes (Canéjan, Pessac). Dans G. ils ne prennent le bus que pour aller au lycée. Quelquefois ils prennent le bus scolaire pour aller d'un point à un autre, mais ils se font refouler parce qu'ils n'ont pas de carte, ou pas la bonne carte. Ils vont parfois aussi à C. (30mn à pied) ils ont des amis là-bas, ils se retrouvent pour jouer au foot au *citystade*, « *des fois ça bastonne* ». Ils y vont à pied le dimanche, « *c'est pas tellement loin* ». Sinon, ils se retrouvent au centre de G., derrière l'église, au *citystade*, pour jouer au foot, ou quelquefois au gymnase, ou bien ils se retrouvent devant l'EPAJ (ex MJC). Parmi les activités sportives (qui les motivent tous), il y a aussi la boxe, qu'ils ont connu par un éducateur, ils y vont à pied, à P., en 20-25mn.

² Une autre étude menée sur les équipements de l'agglomération bordelaise montre une séparation des pratiques par l'origine des pratiquants, classes moyennes et supérieures pour le skate parc, classes populaires pour les *citystades*.

Les horizons d'Alexandre, Ben, Romain et Wilfried.

« A G., y a rien, c'est pourri ». Avant il y avait un relais à la cité B. mais il y a eu des embrouilles, un barbecue sauvage, c'était ouvert le soir. Sinon il y a un relais accueil à l'EPAJ (ex-maison des jeunes et de la culture), mais l'EPAJ c'est des activités payantes. Pendant les vacances, Ben va au Maroc dans sa famille, c'est bien mais il s'ennuie un peu. Les autres ne partent pas. A G. il n'y a pas de piscine, la plus près c'est la piscine des Coqs rouge, à côté de Pessac. A G., le soir, y a rien, à T. il y a un local autonome, ouvert la nuit. A G. « pas de cinéma, pas de piscine... une médiathèque, c'est pourri, ça sert à rien ». Ils ont des idées : rénover le citystade, mettre de l'eau et une poubelle, remplacer le filet cassé, couper les arbres, les acacias, le prunier. A G. il faudrait un magasin de vêtements, un kebab, un local de nuit... Y a bien un spot, à côté d'intermarché, du futsal [foot en salle], mais c'est payant ?

Leur impression générale est que G., c'est nul, ce qu'ils nous confirmeront à la fin de l'entretien en énumérant ce qu'il manque pour que ce soit une vraie ville, au minimum. Leur horizon, c'est Bordeaux, au moins une fois par semaine, le plus souvent le samedi. On peut y aller facilement par le bus.

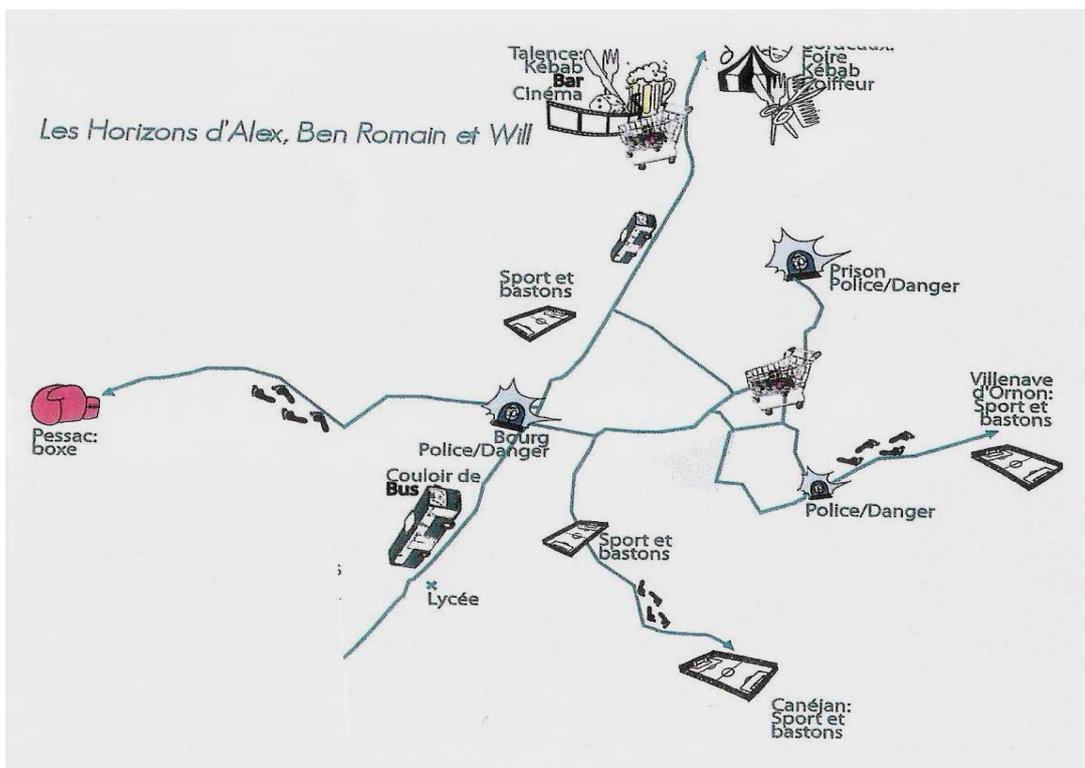


Fig. 1 : les horizons d'Alex, Ben, Romain et Wil, cartographie ADES 2012, H.Le Gal et M. Breteaud.

Les jeunes ignorent tout de la programmation de spectacles au centre culturels et ne se sentent pas concernés par les équipements culturels (« la médiathèque, ça sert à rien »). A G. comme dans la plupart des communes de périphérie, il semble acquis que ce type d'offre fait partie des équipements nécessaires au rayonnement et à l'attractivité des communes et ne peut prétendre à rassembler la totalité des habitants, en particulier les classes pauvres. La

programmation de loisirs « généralistes », autour d'équipements d'accueil de type MJC, ne compense pas ce déficit, ni ne crée un lien possible entre les apprentissages de l'école et une consommation de loisirs culturels. Elle tend au contraire à se transformer en une offre d'activités culturelles secondaires destinées plutôt aux jeunes des classes moyennes, accompagnés par leurs parents. Les jeunes « galèrent » à pied dans G., où ils passent le plus clair de leur temps mais où ils se sentent relégués. Pour les garçons, la seule activité intéressante c'est le sport, et en particulier les citystades. Leur horizon c'est Bordeaux, destination de week-end et de vacances pour ceux qui ne partent pas, avec toutes les frustrations que cela comporte pour des jeunes sans argent dans un univers de consommation.

3. Rapports sociaux de sexe des jeunes de périphérie urbaine

Tout montre que les territoires de G. sont, comme la plupart des territoires de la ville, marqués par une inégalité entre femmes et hommes et, plus encore, par une violence symbolique portée sur le corps des femmes. Pour les filles (leurs familles, leur entourage), la pression porte sur le fait de ne pas être dans la rue pour ne pas avoir mauvaise réputation. Il s'agit de « *ne pas passer pour une 'pute'* » dit l'anthropologue Isabelle Clair dans son travail sur les jeunes de banlieue (Clair, 2006), tandis que la conformité pour les garçons est au contraire d'affronter les dangers de la rue et la compétition avec les autres garçons pour « *ne pas passer pour un 'pédé'* » (id.). Les cultures d'appropriation masculines de la rue, et les rites de délinquance qui y sont attachés, sont prolongés et institutionnalisés dans l'espace public par les nombreux espaces sportifs. L'appauvrissement de l'offre de loisirs gratuits (la fermeture des MJC) exclut encore plus les filles de milieux pauvres, reléguées au rang de spectatrices dans les festivals rock et manifestations de cultures urbaines (rap, hip-hop, graff, Bmx, skate...). Des études récentes menées sur l'agglomération urbaine de Bordeaux (Maruejols, 2011) montrent que ces pratiques sportives et culturelles masculines n'ont pas d'équivalent pour les filles qui sont, toutes classes sociales et milieux culturels confondus, deux fois moins bénéficiaires de l'offre publique de loisirs que les garçons. D'autres travaux (Neyrand et Solini, 2011, Guérandel 2011) montrent que la prise en charge des garçons difficiles dans des activités non-mixtes ne fait que renforcer la compétition et la surenchère virile, ainsi que le sexisme et l'homophobie, très sensibles dans les pratiques langagières des garçons que nous avons rencontrés. Les difficultés des filles accueillies par l'association de prévention de G. portent le plus souvent sur des violences faites à leur corps et plus rarement sur des incivilités, des comportements violents ou des problèmes scolaires.

« Avec les filles c'est un peu plus compliqué... Je me suis retrouvé à accompagner des jeunes filles pour des grossesses, des IVG, on travaille avec le Planning Familial, on fait des interventions auprès des jeunes du collège... on les accompagne... des filles à la rue... une qui avait pas de chauffage, pas de boulot, pas d'argent pour manger, une autre qui s'est faite agresser par des garçons, le truc extrême » (une éducatrice).

Les filles viennent voir les éducatrices pour une grossesse non désirée, plus rarement à cause d'une agression. Elles sont « moins fidèles » à l'association et ses éducateurs.trices que les garçons. Souvent elles disparaissent lorsque leurs problèmes sont réglés, alors qu'on arrive à suivre les garçons sur le long terme.

« Y en a une qui me dit j'avais honte de dire où j'en étais. La rue n'est pas la même pour les filles que pour les garçons... Je leur donne des pistes, je les ai

accompagnées, elles sont en échec (deux avortements successifs pour une jeune fille » (id.)

« Ces filles, chaque fois que je fais un travail de l'ordre de l'intime, qui dure un certain temps, une fois qu'elles sont sur les rails elles tournent la page, si elles me voient elles tournent les yeux.... C'est comme ça si le fait de me voir ça leur rappelait les soucis qu'elles avaient. (...).Il y a aussi des petits bonheurs... une on a bataillé... elle m'envoie une carte de temps en temps.(id.)

Les filles on ne les rencontre pas dans la rue, et quand elles y sont, c'est pour aller quelque part, elles ne stationnent pas. Quand elles sortent c'est pour aller à Bordeaux : à G., il n'y a rien à faire pour elles.

« C'est plus difficile pour elles... Elles vont d'un endroit à un autre, elles sont rarement plus de deux ou trois... ». Des fois ça arrive une ou deux filles dans un groupe de garçons, mais c'est rare... »

« Les filles sont moins présentes dans la rue... quand elles sont dans la rue, c'est qu'elles vont quelque part, ou alors elles vont se promener avec une poussette, là elles ont un support, mais elles vont pas tracer... »

« Les filles, quand elles sortent, elles vont à Bordeaux, c'est fréquent... » (un éducateur)

Ce qui frappent les éducateurs.trices, c'est qu'il y a peu de couples, peu d'amoureux visibles, ou alors c'est l'exception.

« Il n'y a pas de couples... A Gradignan, y a rien à faire... les garçons vont chez les uns et les autres, des fois ils font des fêtes entre garçons quand des parents sont partis, mais il n'y a pas de filles. » (un éducateur)

« On sait qu'il y a des couples, mais on ne les voit jamais ensemble, on ne les voit jamais se bécoter à l'extérieur, c'est rare de les voir se tenir la main... Ceux qui ne sont pas de notre public, ceux là vous les voyez en couple... mais pas les nôtres... une certaine pudeur ? Ils se tiennent mieux que les autres ? (une éducatrice)

On suppose qu'il y a des relations amoureuses et/ou sexuelles entre les jeunes, mais les éducateurs.trices ne les connaissent pas bien. Pour les jeunes bénéficiaires de l'association le manque de lieux de rencontre mixte est criant. Chez des jeunes plus aisés, dont les parents ont des villas ou des appartements plus grands, ou qui partent en week-end, il y a des fêtes. Les jeunes garçons bénéficiaires de l'association guettent ces fêtes et essaient de se faire inviter, ou alors « tapent l'incruste », au risque de la bagarre. Il y a aussi, heureusement, des récits « heureux ». Un garçon raconte qu'avec sa copine ils vont au parc pour être tranquille. Une éducatrice parle de ce « petit couple », scotchés l'un à l'autre, qui ont été acceptés tel quel par la bande de garçons. Aucun témoignage d'éducateurs ne parle d'homosexualité, ce qui indique l'épaisseur du « placard » que vivent les jeunes homosexuel.le.s dans les quartiers et la difficulté à faire émerger des identités sexuelles différentes ou alternatives.

4. Le genre sur les espaces de périphérie, entre normes et innovations

A G., on observe un double mouvement : des équipements culturels et socioculturels plus « sélectifs » (droits d'entrée, pré-requis culturels nécessaires pour participer) et le développement d'une offre sportive d'accès libre (skate parc et citystades) qui apparaît

comme exclusivement utilisée par les jeunes garçons. Nous sommes bien en face d'un phénomène important qu'il convient de mesurer avec soin, d'autant plus qu'il prolonge d'autres études faites précédemment sur les cultures urbaines (rock, rap, techno, *battle hip-hop*³, graf) qui montre que ces cultures sont exclusivement masculines. Est-ce que cela revient à dire que ces modes sportives et culturelles ne sont pas vraiment des innovations ? Qu'elles ne font que reproduire les normes les plus contraignantes qui règlent dans les sociétés traditionnelles les rapports femmes hommes ? Les équipements culturels et socioculturels sélectifs sont fortement subventionnés car ils représentent un élément de communication de la commune, les rendant attractifs pour les nouveaux habitants « désirés » que sont les classes moyennes et supérieures. Y aurait-il une mixité garçons filles possibles pour les classes aisées et impossibles pour les classes pauvres dans la commune de G. ?

L'histoire a montré que le principe d'égalité des sexes, dès qu'il a été inscrit dans la loi et mis en œuvre par les institutions a été utilisé avec profit par les femmes pour leur promotion personnelle. Les entretiens menés sur une autre commune de l'agglomération bordelaise auprès des jeunes filles pratiquant le rock dans le local destiné aux musiques amplifiées montrent leur envie de jouer avec les garçons⁴. De nombreux parents sont prêts à encourager ces pratiques pour peu qu'elles se déroulent dans des lieux « sécurisants ». De façon symétrique, la carence d'hommes danseurs est telle que les chorégraphes contemporains ont littéralement kidnappé les garçons issus de la *break-dance* ou de la danse africaine pour leurs créations, y trouvant un ressourcement de leur inspiration et une authenticité basée sur la mixité sociale et de genre. D'autres pratiques artistiques (batucadas, orchestres de rue, bandas) se sont transformées en quelques décennies d'orchestres masculins en orchestres mixtes (id) : on ne voit pas pourquoi les « cultures urbaines » ne suivraient pas la même évolution. Les initiatives portées par des associations ou des municipalités pour ouvrir les sports masculins aux filles sont couronnées de succès : section de rugby ou de foot féminin, éducation non sexiste à travers des expériences de mixité dans les sports d'équipe etc.

Mais ces actions ne vont pas de soi. L'accompagnement de ces évolutions relève de la décision publique dans le cadre local, autrement dit de la politique. La municipalité de B., en créant en 2001 une délégation au développement des sexes et de la parité s'est dotée d'un observatoire qui étudie la place respective des femmes et des hommes sur la commune. Des actions de rééquilibrage ont pu être menées au sein du conseil municipal, du personnel communal (par exemple embauche de policières, de médiatrices, d'assistants sociaux etc.) mais la délégation a aussi incité les associations à s'interroger sur leurs pratiques. Si des actions ont été amorcées pour répondre aux situations particulières des familles monoparentales ou des violences conjugales, d'autres actions ont été menées par la médiathèque municipale pour interroger l'homophobie, les femmes dans le sport, le genre. L'observation systématique des lieux de vie des jeunes (skates parcs, citystades, lieux de musiques amplifiées) a permis d'envisager les accompagnements nécessaires à l'amélioration des rapports entre filles et garçons sur les endroits de pratique.

Le principal obstacle qui freine ces « expérimentations urbaines » innovantes et généreuses est évidemment le présupposé du caractère naturel des différences entre sexes et l'automatisme des réponses hétéronormées aux problèmes qui se posent. Le premier pas d'une action positive dans ces domaines paraît donc être la réflexion sur la construction de l'identité

³ La danse hip-hop de rue reste exclusivement masculine alors qu'elle est largement investie par les jeunes filles dès lors qu'elle se pratique en salle.

⁴ A B. depuis l'étude par questionnaire, quelques filles qui ont rejoint des groupes de rock au sein du local autoorganisé qui leur a été concédé et témoignent d'un enthousiasme certain : « Bien sûr que j'ai été bien intégrée dans le groupe. De toute manière en tant que fille ou en tant que mec, y a pas de différence. Pourquoi je serais mal intégrée dans le groupe alors qu'on m'a demandé de venir ? » (Sandra). Même enthousiasme chez Séverine, initiée par son frère, et qui fréquente assidûment le skate parc. L'espace de « domination masculine », s'il est approprié par les filles, peut devenir un lieu de promotion à leurs yeux (Raibaud, 2005).

masculine à travers les lieux, les équipements, les dispositifs qui organisent la socialisation des jeunes garçons et participent de ce fait à l'invisibilité des filles dans l'espace public. Améliorer les rapports sociaux de sexe aujourd'hui revient probablement à aider les garçons à se débarrasser du carcan de la virilité : cette idée doit faire son chemin lorsqu'on pense l'aménagement culturel de la ville. L'utopie urbaine est alors celle d'une ville où l'espace est imaginé à travers les rapports entre humains quels que soient leur sexe mais que, pour l'instant, on nomme encore les rapports hommes-femmes, hommes-hommes, femmes-femmes.

AUGUSTIN J.P. ET MONTANE A., Différenciation et dualisation de l'action publique : le cas des quartiers fragiles et de la jeunesse urbaine , n° 54 de la revue *Le social et le politique*, p. 81-93, Montréal, éd. St Martin, 2004.

BANZO M., PROST D., Aménagements paysagers et renouvellement urbain dans la périphérie bordelaise , *Mappemonde*, 93 (2009)
<http://mappemonde.mgm.fr/num21/articles/art09101.pdf>

BARTHE F., HANCOCK C. (sd) *Le genre : constructions spatiales et culturelles* Paris, L'Harmattan, 2005

BOURDIEU P., *la domination masculine*, Paris, Seuil 1998.

CLAIR I, La mauvaise réputation. Etiquetage sexué dans les cités. In Callu et alii, *La place des jeunes dans les cités. Espaces de rue, espaces de paroles*, Paris, Logiques sociales, 2005.

COUTRAS J., *les peurs urbaines et l'autre sexe*, L'Harmattan, 2003

CROZAT D., RAIBAUD Y., **La construction de l'image ethnique par la fête à Bordeaux (France)**. Dans *Du point de vue de l'ethnicité. Pratiques françaises*, Crenn, Chantal; Kotobi, Laurence (Ed.) (2012) 299-309

GUERANDEL C., MARUEJOULS E., NEYRAND G., SOLINI L., in Mixité dans les activités de loisirs. La place du genre dans le champ de l'animation (dir. Bacou et Raibaud), n° 59 *Agora Débats Jeunesse*, Paris, INJEP, L'Harmattan 2011.

HARVEY D., *Social Justice and the City*, London, Edward Arnold, 1973

HOHM M.-C., RAIBAUD Y., *L'usage de la ville par le genre*, Rapport de recherche, Agence d'Urbanisme d'Aquitaine, a-urba.org, 2011.

RAIBAUD Y., *Territoires musicaux en région. L'émergence des musiques amplifiées en Aquitaine*, Pessac, MSHA, 2005

RAIBAUDY., *Genre et loisirs des jeunes*, Empan n°65, Toulouse, 2007, p. 67-73

RAIBAUDY., « Des lieux construits par le genre, les équipements des musiques amplifiées » in *Le Genre, constructions spatiales et culturelles*, revue Géographie et cultures n° 54, décembre 2005, pp.53 à 70.

WELZER-LANG D., *Les hommes aussi changent*, Paris, Payot, 2004